

## **ANNEXE 2 : Critique théâtrale du *Tour du monde en 80 jours*, version 2017.**

*Avertissement* : Le hasard fait bien les choses. Au moment de choisir mon sujet de TFE, j'ignorais l'existence d'une reprise contemporaine du *Tour du monde en 80 jours*. Ce n'est que par la suite que j'ai fait cette découverte. Je me suis donc rendue à Bruxelles ce 26 mai 2017 au Théâtre Royal du Parc pour assister à la première représentation de la saison. Cette pièce, créée par Thierry Janssen et mise en scène par Thierry Debroux, en est à sa cinquième – et dernière - reprise (depuis l'année 2011). Une pièce qui connaît un gros succès, comme son illustre aïeule... Je vous en propose ici une critique théâtrale personnelle. Délaissant le style « académique », je n'hésiterai pas m'inspirer du style « journalistique », et notamment celui des critiques du XIXe siècle.

### **Le Tour du monde en 80 jours : « Splendid » !**

On ne pouvait rêver mieux que le décor somptueux du Théâtre Royal du Parc, très « dix-neuviémiste » avec ses sièges de velours rouge, ses boiseries, ses dorures et ses loges, pour servir d'écrin à ce fabuleux spectacle tiré de l'œuvre de Jules Verne. Toutes les générations étaient réunies pour (re)découvrir les fabuleuses aventures de Philéas Fogg et de Passepartout autour du monde. Joyeux et haut en couleurs.

Première prouesse : le décor central, cylindrique et rotatif, surplombé du globe terrestre, est le digne héritier des ingénieuses machines qui peuplent les mondes extraordinaires de Jules Verne. En un tour de manivelle se dévoile le salon du Reform-Club, la maison de Philéas Fogg, l'intérieur d'un bar ou le wagon d'un train. Au fond, un écran, montrant tantôt un magnifique ciel bleu parsemé de nuages, tantôt une nuit sombre ou une aurore boréale. Des accessoires, qui brillent par leur efficacité : une petite plate-forme pour figurer la proue d'un navire ; une tribune en demi-cercle avec des barreaux de bois pour le tribunal ; une grille en métal pour indiquer une cellule de prison. Quelques « clous », enfin : le globe terrestre qui se mue en éléphant, lequel déploie sa trompe tel un gigantesque pantin désarticulé ; la vieille locomotive à vapeur plus vraie que nature qui descend du ciel, tel un *deus ex machina* ; ou encore, une montgolfière qui s'élève majestueusement dans les airs. Comme dirait Philéas Fogg (avec l'accent *british*, s'il-vous-plaît) : *splendid*.

Dans cet univers féérique, les épisodes, fidèles au roman de Jules Verne, s'enchaînent à un rythme frénétique. Aouda est sauvée en un clin d'œil grâce à l'habile Passepartout. Petite différence : c'est par la parole et non par le déguisement que Passepartout parvient à ses fins, en contrefaisant sa voix pour se faire passer pour la déesse Kâli. Effet garanti. Une nouveauté à signaler : un épisode 100 % *made in Belgium* qui vient pimenter la sauce. Un employé d'agence de voyage vante les mérites de Molenbeek avec un accent bien belge. Succulent. Mais Philéas Fogg n'en a cure : c'est bien connu, le *gentleman* est un homme pressé.

Mention spéciale pour les acteurs, qui campent admirablement bien leurs personnages et qui réalisent une prouesse physique. Passepartout, agile, rusé, le cœur sur la main et bon enfant, face à Fix, lugubre, colérique, borné et à l'air pour le moins inquiétant : assurément le duo central de la pièce. Aouda, parfois hystérique, trépigne d'amour pour l'énigmatique Philéas Fogg. C'est en parlant son langage mathématique - sur les conseils de Passepartout, fidèle à son statut de valet de comédie - qu'elle parviendra finalement à le séduire.

Enfin, les jeux de mots, les références ou autres clins d'œil donnent à la pièce une saveur toute particulière. « Mourir, c'est manquer de savoir vivre » : une maxime signée Philéas Fogg qui mériterait d'entrer dans les pages roses du dictionnaire. Fix qui espère être reconnu à la postérité : « on écrira des livres sur moi : *Cinquante nuances de Fix* [...] et on s'abonnera à *NetFix* ». Des références cinématographiques ou du petit écran à n'en plus finir : *Titanic*, *Columbo*, *James Bond*, *Les Feux de l'amour*. Des références à l'actualité toute chaude, avec Cyril Hanouna ou les Hand Spinner. Un esclave, futur militant pour la cause des Noirs, nommé... Obama. Une bande-son composée de musiques actuelles ou mythiques. Et j'en passe.

Des décors ingénieux, un rythme endiablé et un humour subtil : une pièce pétillante et inventive qui fait honneur à Jules Verne et à « son ingéniosité d'invention, ses grâces aisées de style, sa verve et son agrément de dialogue », comme l'a un jour écrit un journaliste, contemporain de l'écrivain. A la fin, des applaudissements nourris et un public conquis. Un spectacle à aller voir en famille, qui plaira aux grands comme aux plus petits. Idéal pour s'initier dès le plus jeune âge au plaisir d'une soirée au théâtre !

Blanche WATTIER